

chercher, loin de sa patrie, chez des ennemis cruels, une mort affreuse, quand il aurait pu vivre tranquille et même honoré au milieu de sa famille et de ses concitoyens.

Mais la gloire, dira-t-on, la passion de la gloire, voilà ce qui a inspiré Régulus ; c'est donc encore l'intérêt qui explique l'apparent héroïsme du vieux Romain.

Convinez qu'alors cette manière d'entendre son intérêt est absurde jusqu'au ridicule, et que les héros sont des égoïstes bien maladroits et bien inconséquents. Au lieu d'élever des statues, avec le genre humain abusé, à Régulus, à d'Assas, à saint Vincent de Paul, la vraie philosophie les devrait renvoyer aux petites maisons pour qu'un bon régime les guérisse de la générosité, de la charité, de la grandeur d'âme, et les ramenât à l'état sain, à l'état normal, celui où l'homme ne pense qu'à soi et ne connaît d'autre loi, d'autre principe d'action que son intérêt.

### UNE LANGUE UNIVERSELLE

Une langue qui serait comprise dans tout le monde, serait, dit un écrivain contemporain, extrêmement utile au point de vue de la science, du commerce et des transactions industrielles. Certains philanthropes ont essayé plus d'une fois d'inventer une langue universelle, mais tous les jours sans aucun succès, et les savants et les commerçants qui désirent avoir des rapports avec des personnes de nation étrangère, ou tirer profit de leurs connaissances et de leurs ouvrages, se voient dans la nécessité absolue d'apprendre un grand nombre de langues ou bien de se confier à des traductions. Pour obvier à cet inconvénient, un Allemand érudit, le Dr. Bachmayer, vient d'inventer une nouvelle manière de correspondre par laquelle les chiffres sont substitués aux mots et aux idées. Considérant que 4,000 mots sont suffisants pour exprimer tout ce que l'on désire, il prépare un dictionnaire avec une colonne pour les chiffres, chaque chiffre désigne un mot qu'il exprime dans toutes les langues. Par exemple, en supposant que le nombre 52 désignerait le mot feu en français, dans le dictionnaire anglais le mot *fire* se trouverait également au nombre 52. Il en serait de même de *feuer* en allemand et de *ignis* en latin.

On comprend que par ce moyen un Anglais pourrait tenir des correspondances avec un Français ou un Allemand ou aucune personne parlant un autre langage.

Tout le secret consisterait à savoir compter. Pour distinguer le masculin et le féminin, les noms, les adjectifs, les temps et autres difficultés de la grammaire, le Dr. Bachmayer a ajouté certains signes, très-simples d'ailleurs, à ces chiffres. Il a déjà publié trois dictionnaires de ce genre, l'un en français, l'autre en anglais et le troisième en allemand, et il est à continuer son travail dans les autres langues.

A une assemblée du Congrès oriental, tenue l'automne dernier, trois copies de ce curieux dictionnaire furent exhibées et reçurent les éloges les plus flatteurs de la part de linguistes distingués.

La Compagnie d'assurance contre l'incendie, la *Stadacona*, dont la succursale est au No. 13, Place d'Armes à Montréal, borne ses opérations au Canada seulement.

L'assurance dans une compagnie étrangère dont les risques s'étendent dans plusieurs contrées, loin d'être une garantie que la division des risques semblerait donner, est au contraire, pour l'assuré canadien, une cause de crainte, car il est intéressé ainsi dans des risques de sinistres, entièrement différents de ceux contre lesquels il se prémunit : et, c'est cette solidarité que reponse la *Stadacona*, en limitant ses opérations à la Puissance.

### LE CHASSEUR

BALLADE DU POÈTE BURGER

Suivi de ses valets et de sa meute nombreuse, il part pour la chasse un dimanche, au moment où les cloches du village annoncent le service divin.

Un chevalier dont l'armure est blanche se présente à lui et le conjure de ne pas profaner le jour du Seigneur ; un autre chevalier, revêtu d'armes noires, lui fait honte de se soumettre à des préjugés qui ne conviennent qu'aux vieillards et aux enfants.

Le chasseur cède aux mauvaises inspirations ; il part, et arrive près du champ d'une pauvre veuve ; elle se jette à ses pieds pour le supplier de ne pas dévaster la moisson en traversant les blés avec sa suite ; le chevalier aux armes blanches supplie le chasseur d'écouter la pitié ; le chevalier noir se moque de ce puéril sentiment : le chasseur prend la férocité pour de l'énergie, et ses chevaux foulent aux pieds l'espoir du pauvre et de l'orphelin.

Enfin le cerf poursuivi se réfugie dans la cabane d'un vieil ermite ; le chasseur veut y mettre le feu pour en faire sortir sa proie ; l'ermite embrasse ses genoux, il veut attendre le furieux qui menace son humble demeure : une dernière fois, le bon génie, sous la forme du chevalier blanc, parle encore ; le mauvais génie, sous celle du chevalier noir, triomphe. Le chasseur tue l'ermite, et tout à coup il est lui-même changé en fantôme et sa propre meute veut le dévorer.

A minuit, dans de certaines saisons de l'année, on voit, au-dessus de la forêt où cet événement s'est passé, un chasseur dans les nuages, poursuivi jusqu'au jour par ses chiens furieux.

### SEMAINE POLITIQUE

Des appréhensions, des craintes, en la plupart des cabinets, et des commentaires partout : telle est depuis plus d'une quinzaine la situation politique de l'Europe. Les souverains s'embrassent, se donnent des fêtes, et l'on pourrait user, à ce propos, du cliché bourgeois, « l'on danse sur un volcan. »

Les journaux graves d'Angleterre et d'Amérique se livrent sur l'attitude de la Prusse à des variations peu rassurantes pour le sort de la France et des petits Etats. On parle aussi d'une alliance offensive et défensive entre l'Angleterre, l'Autriche, l'Italie et la Russie. Il va sans dire que si la France n'est point nommée, c'est qu'il en est, dans ce conclave, comme dans les réunions, où la personne présente se trouve toujours exceptée.

Le *Times* termine un de ses articles de fond par ce paragraphe :

« Dans l'état actuel des choses, le moindre incident peut devenir le prétexte d'un conflit terrible. Il est insupportable pour l'Europe d'être exposée à ce danger constant. Elle a hâte d'être arrachée à une situation qui trouble le présent et laisse l'avenir incertain ; car l'expérience a montré ce qu'on doit craindre lorsque la liberté et la paix publique sont à la merci d'un homme, que ce soit un Hapsbourg, un Bourbon, un Bonaparte ou un Hohenzollern. »

Aux Etats-Unis calme complet, si ce n'est M. Pierrepont, juge de la Cour Suprême, nommé Procureur-Général à la place de M. Williams, démissionnaire.

Nos voisins s'occupent beaucoup du centenaire ; leurs agents à l'étranger font feu des quatre pieds, et chez eux les Américains inventent chaque jour un nouveau projet. Ainsi à proximité des bâtiments de l'Exposition Universelle, l'on se prépare à ériger dans Fairmont Park, cinq statues. L'une est celle de William Penn ;

elle n'aura pas moins de trente pieds de haut et sera érigée sur une des collines du parc. Les Allemands se proposent d'élever une statue à Humboldt et les Italiens une autre à Christophe Colomb. Une artiste américaine, miss Harriet Hosmer, fait don au Fairmont Park d'une statue symbolique ; en marbre, représentant la Tolérance, elle doit être érigée aux frais de l'association israélite de Philadelphie. Enfin, une fontaine monumentale, élevée aux frais de la *Catholic Temperance Union* de l'Amérique, sera surmontée d'une statue colossale de Moïse et entourée des statues de Charles Carroll, un des signataires de la Déclaration de l'Indépendance, de l'évêque Carroll, le premier commissaire américain au Canada, le commodore Barry, un des premiers officiers qu'ait eus la marine américaine, et le P. Matthew, l'apôtre catholique de la tempérance. Ces cinq statues sont en bronze.

Cela vaut toujours mieux que de fondre des canons.

Dans les Antilles, un soulèvement politique vient d'éclater à Haiti, dans lequel quarante étrangers ont été tués. Comme un de ces derniers était attaché au consulat d'Angleterre, le vice-amiral Lyons a envoyé un navire de guerre pour demander une satisfaction immédiate, sans cela il bombardera la ville.

Au Pérou, entre deux révolutions, on découvre des gisements de guano. Ainsi, dernièrement, près d'Iquique, où se trouvent les lits exploités, on vient d'en découvrir un dépôt de 25 millions de tonnes, plus 8 millions à un autre endroit. Comme la denrée se vend à peu près \$90 piastres la tonne, on voit que cela en vaut la peine.

A Cuba, le général Valmaséda commande à 30,000 hommes ; mais il a jusqu'ici évité toute rencontre. En attendant que le plan d'investissement du général soit achevé, les insurgés brûlent à qui mieux mieux les plantations. Des personnes bien informées prétendent qu'insurgés et loyaux cubains s'entendent bientôt pour réclamer l'indépendance de l'île.

Ici, au Canada, le Gouverneur-Général attend l'arrivée du *Polynesian* pour s'embarquer, et la province de Québec, elle, se prépare à ses élections locales. On s'assemble déjà, les comités s'organisent, et les personnes bien informées nous assurent que les candidats se montreront en même temps que les feuilles de nos bois.

A. ACHINTRE.

### POESIE

LA SOURCE

Tout près du lac filtre une source,  
Entre deux pierres, dans un coin ;  
Allégrement l'eau prend sa source  
Comme pour s'en aller bien loin.

Elle murmure : Oh ! quelle joie !  
Sous la terre il faisait si noir !  
Maintenant ma rive verdoie,  
Le ciel se mire à mon miroir.

Les myosotis aux fleurs bleues  
Me disent : Ne m'oubliez pas !  
Les libellules de leurs queues  
M'égratignent dans leurs ébats ;

A ma coupe l'oiseau s'abreuve ;  
Qui sait ? Après quelques détours  
Peut-être deviendrais-je un fleuve  
Baignant vallons, rochers et tours.

Je graderai de mon écume  
Ponts de pierre, quais de granit,  
Emportant le steamer qui fume,  
A l'Océan où tout finit.

Ainsi la jeune source jase,  
Formant cent projets d'avenir ;  
Comme l'eau qui bout dans un vase,  
Son flot ne peut se contenir ;

Mais le bécasseau touche à la tombe ;  
Le géant futur meurt petit ;  
Née à peine, la source tombe  
Dans le grand lac qui l'engloutit !

T. G.

### LE MOT DE L'ENIGME

« Ce qu'il y a de plus digne  
d'être montré aux hommes,  
c'est une âme humaine. »  
« The one thing worth  
showing to mankind is a hu-  
man soul. »

(BROWNING.)

XXV

(Suite)

—Oui, Stella, tu as raison, et pour ce bonheur je donnerais tous ceux que je possède.

—Dieu te l'accordera sans doute un jour, répondit-elle en souriant.

Et notre gaieté, interrompue un instant, reprit son cours. Il était l'heure de partir, nous regagnâmes sans tarder notre voiture qui nous attendait à la grille du parc.

Ce jour était le mardi, avant-veille du Jeudi-gras ; c'était donc le lendemain que j'attendais le retour de Lorenzo. Tous les préparatifs de la mascarade étaient terminés, et en passant devant la porte de tante, donna Clelia, qui demeurait dans la rue de Tolède, je proposai à Stella de lui faire une visite et de nous assurer qu'elle aussi s'était occupée de tout ce qui la regardait, car c'était de son balcon que devait se livrer, le surlendemain, la première grande bataille des dragées.

Donna Clelia, je l'ai dit, avait éprouvé, à l'époque de mon mariage, un passager mouvement d'humeur. Mais elle s'était promptement décidée à envisager cet événement d'un bon œil. Sans doute, il eût été plus agréable de pouvoir dire « le *duc mon gendre*, » mais enfin, à défaut de cette satisfaction, c'en était une aussi que de pouvoir dire : « *ma nièce la duchesse*, » et ma tante ne s'en refusait pas. A cela se joignait un autre avantage plus important ; c'était celui de tenir en ma personne un moyen de parvenir à faire partie de ce grand monde qu'elle n'avait jamais aperçu jusque-là qu'à une incommensurable distance, et où elle tenait encore plus à introduire ses filles qu'à pénétrer elle-même. Aussi, dès le jour de mon mariage, elle avait résolu de venir s'établir à Naples, et cette résolution avait déjà eu pour elle les plus heureux résultats. Teresina et Mariuccia étaient de grandes filles, un peu dénuées de distinction, mais non de beauté. Grâce à notre parenté, elles étaient invitées presque partout, et le rêve de leur mère était à peu près réalisé. Comme inévitablement j'y avais contribué, et qu'elles avaient la bonne grâce de le reconnaître, j'étais au mieux avec elles aussi bien qu'avec donna Clelia. Celle-ci, on le comprendra sans peine, avait accueilli avec enthousiasme la demande que je lui avais faite de livrer ses balcons pour le Jeudi-gras à la « *crème* » du beau monde, et nous la trouvâmes dans tout le feu des préparatifs qu'elle jugeait nécessaires pour ce grand événement.

Ma tante occupait, au premier étage d'un des grands palais de la rue de Tolède, un appartement de belles proportions, mais triste et sombre le matin, comme le sont tous ceux qui se trouvent dans cette localité. Le soir, lorsque ses salons étaient éclairés, ils faisaient cependant fort bon effet, et donna Clelia elle-même, lorsque sa volumineuse personne était revêtue d'un costume de velours noir, et qu'elle avait ajouté à sa chevelure, hardiment relevée, un faux chignon, un panache de plumes rouges et de fort beaux diamants, donna Clelia, je l'affirme, représentait fort bien son personnage de mère noble et l'on pouvait même supposer en la regardant que, dans son temps, elle avait dû être plus belle que ses filles. Mais lorsqu'elle nous reçut ce jour-là, enveloppée dans une vaste robe de chambre qui indiquait que, malgré l'heure avancée, sa toilette n'était pas encore commencée, et ses cheveux réduits à leur plus simple expression, ma tante présentait un tout autre aspect. Elle ne fut toutefois nullement déconcertée de nous voir paraître, et nous reçut au contraire à bras ouverts, car elle était bien aise de nous expliquer tous les arrangements qu'elle était occupée en ce moment à surveiller elle-même, explication qui était en même temps celle du négligé dans lequel nous la surprîmes.

Nous allions enfin les quitter lorsque Mariuccia s'écria :

—Oh ! à propos, Ginevrina, Teresina a cru voir de loin le duc Lorenzo à Sorrento.

—Lorenzo ? . . . à Sorrento ! . . . Non, tu t'es trompée, Teresina ; il est parti pour Bologne il y a huit jours ; il ne revient que demain.

—Tu entends ? dit Mariuccia à sa sœur, je te disais bien que tu avais tort et que ce n'était pas lui.